

Les deux rêves de Dora : « Y a le feu au lac * ! »

Alain LACOMBE

À la fin du compte-rendu de « Fragment d'une analyse d'hystérie ¹ », on apprend que Freud a revu Dora après la cure. De cette entrevue, il relate notamment : « Mais je promis de lui pardonner de m'avoir privé de la satisfaction de la débarrasser plus radicalement de son mal. » Et à propos des deux rêves de Dora, il dit ceci : « Si le premier rêve indiquait le détachement de l'homme aimé et le retour vers le père, c'est-à-dire la fuite devant la vie dans la maladie, ce second rêve annonçait en effet qu'elle se détacherait de son père et qu'elle serait reconquise par la vie. » Par ailleurs, ces deux rêves auront permis d'étudier « la structure interne d'un cas d'hystérie » ; car la méthode psychanalytique, instruite du travail d'interprétation des rêves, « permet de découvrir de nouveaux phénomènes ignorés de la science ».

Les deux rêves ont lieu à quinze jours d'intervalle, vers la fin de la cure qui a duré trois mois. Le premier rêve trouve sa force formatrice dans un désir infantile lié à l'amour pour le père, tandis que le second a pour promoteur ce que Freud appelle la « tendance hostile » au père.

On pourrait réunir ces deux rêves sous leur aspect de décision ou de résolution, en notant qu'il y a un transfert du premier au second : décision de quitter la maison du lac (M. K.) dans le premier rêve ; décision de quitter Freud dans le second. Cependant, cet aspect de décision n'est pas ce qui est au fondement de la formation du rêve. Un rêve, nous dit Freud, n'est pas la réalisation d'une décision – ni, plus généralement, d'un désir de résoudre une variété de « problèmes ». Ces « problèmes » sont des « restes diurnes » qui constituent le « matériel psychique » sur lequel opère le « travail du rêve » – que Freud définit comme « élaboration inconsciente d'un matériel pré-conscient ». (Nous avons ici le même rapport que Lacan a conçu entre le discours commun mu par une intentionnalité et la chaîne signifiante. Cf. le graphe.)

Alain Lacombe <lacombalain@orange.com>

* Initialement, cet article a fait l'objet d'un exposé à l'assemblée de Paris de l'APJL en 2007.

1. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, sixième édition, 1973.

Réalisation d'un désir, tel est le sens restrictif à quoi Freud réduit la fonction du rêve (« rêve de désir »). Le rêve peut bien être aussi autre chose, mais ce qui intéresse le psychanalyste, c'est le rapport du rêve à l'inconscient. (À cet égard, Freud se demandera plus de trente ans après sa première publication de *La science des rêves* ce qu'en ont retenu ceux qui « font cuire leurs petits potages sur notre feu ».) Précisons ce point : réalisation veut dire réalisation dans un sens, sexuel. La réalisation (*Realisierung*) est le moyen par lequel s'effectue l'accomplissement (*Erfüllung*) de désir qui, en quelque sorte, vérifie le non-réalisé qui fait cause.

Avec ces deux rêves de Dora, Freud établit deux points qui sont à situer dans l'ordre d'une avancée dans son travail : premièrement, je le cite, « un complément à l'interprétation du rêve, complément qui me semblait indispensable, aussi bien à l'analyse du cas qu'à la théorie du rêve² » ; deuxièmement, « un supplément au rêve » – à savoir la réalité du transfert.

Le complément concerne précisément le premier rêve. Il correspond à ce que Freud appelle « événement réel » : un événement situé dans l'enfance, qui implique la satisfaction pulsionnelle. Il s'agit de l'énurésie nocturne, qui comporte une satisfaction substitutive – qui renvoie elle-même à une autre satisfaction : la masturbation infantile. Cela est mis au jour à partir du récit du rêve et des souvenirs qu'il suscite, par lesquels se tissent des associations verbales qui permettent d'établir le lien entre le rêve et le séjour dans la maison du lac, et où les signifiants « feu » et « boîte à bijoux » ont une fonction maîtresse. « Feu » est tout autant « feu de l'amour » (actuel) que « feu de la pulsion » (ancien mais jamais éteint). Le rêve (travail du rêve) articule l'actuel et l'ancien par un arrangement, autrement dit un fantasme, support d'un désir.

Ce désir, quel est-il ? Pour Freud, le premier rêve permet de répondre à cette question – tandis qu'il considérera que l'interprétation du deuxième rêve n'est pas achevée. (Ce dernier pourrait être rangé dans la deuxième catégorie de rêves dont la fonction caractéristique est ce que Freud a distingué comme deuxième fonction du rêve : la production d'angoisse.)

Avant d'entrer dans un examen détaillé de chacun de ces rêves, rappelons quelques repères généraux. Le récit du rêve constitue ce que Freud a appelé le « contenu manifeste ». À partir des associations verbales auxquelles donnent lieu les éléments de ce contenu manifeste, un entrelacs de « pensées latentes » va émerger, flocculant en des nœuds de significations. Ce sont ces nœuds de significations qui correspondent à des fantasmes, que Freud (re)construit. La méthode d'analyse des rêves étant appliquée à la cure analytique, on voit que pour Freud les symptômes sont des représentations de fantasmes sexuels. La signification sexuelle des symptômes vient des fantasmes.

2. *Ibid.*, p. 51.

Le premier rêve

Ce rêve se produit durant la cure une quatrième fois, les trois occurrences précédentes se situant durant le séjour dans la maison du lac. Dans son compte-rendu rédigé de mémoire, après la cure, Freud le resitue comme un rêve de transfert, car il voit l'occasion de sa répétition (quatrième fois) dans le « pas de fumée sans feu », si l'on peut dire (odeur de tabac). En effet, Dora apporta un supplément après son récit du rêve : elle percevait tous les matins une odeur de fumée, dit-elle à la séance qui succéda immédiatement à celle au cours de laquelle Freud avait considéré avec satisfaction qu'il était parvenu à effectuer une interprétation achevée du rêve. Ce supplément au rêve arrive comme un : « Ce n'est pas tout, cher docteur ! » et conduit ce dernier à penser alors qu'il n'y a pas de fumée sans fumeur (cf. p. 53 et 54).

D'où son interprétation de la sensation d'odeur de fumée dans le sens d'un « désir d'un baiser » (de fumeur). Un désir de désir, donc : Dora désire que Freud désire l'embrasser (comme M. K. l'avait fait). Le rêve (de transfert) implique donc le désir de l'autre – désir de l'autre qui est donc l'élément structural impliqué dans le transfert. L'interprétation du rêve, telle que Freud la conçoit, réduit la portée du rêve à un seul sens : c'est le désir comme désir de l'autre qui est réalisé dans le rêve. On a donc ceci : « Le désir de substituer son père à M. K. est la force motrice du rêve ³ », ou encore : « Le désir infantile, maintenant inconscient, de voir son père à la place de l'étranger est la puissance formatrice du rêve. »

Cela contrevient à ce qu'il en est, au plan de la réalité, de la relation actuelle de Dora à son père, objet de ses reproches et de son ressentiment. Il s'agit là, dit Freud, d'un « revirement dans la vie psychique de la patiente ». On a donc substitution du désir inconscient œdipien (amour pour le père) à l'amour, dès lors refoulé, pour M. K. Ainsi, Dora se défend de ce qui la menace avec un désir ; elle se défend d'un désir avec un autre désir.

Ce qui la menace, c'est ce à quoi elle ne peut « céder », dit Freud. Elle ne peut céder à l'amour pour M. K., car cela renvoie à l'« événement réel » : dans son enfance, Dora a cédé à une satisfaction sexuelle masturbatoire. (Freud note quelque part que les reproches viennent à la place d'autoreproches.) Finalement, le désir réalisé par le rêve est celui d'être sauvée par le père d'un danger de jouissance. Le désir prend ici fonction de défense.

(Remarquons encore une fois que le rêve comme représentation d'un désir infantile réalisé est d'un grand intérêt pour Freud, car, selon cette fonction du rêve, le matériel infantile, les éléments appartenant à la problématique subjective infantile s'y trou-

3. *Ibid.*, p. 64.

vent impliqués – éléments avec lesquels la réalité va être revue et corrigée. Ce matériel infantile n'est pas n'importe lequel ; il s'agit d'éléments qui ont fait l'objet d'un refoulement (répression). Enfin, c'est par rapport à ceux-ci que l'on peut déterminer que le sujet, Dora, a fait le choix de la névrose – posée ici en opposition à la perversion.)

Dans ce premier rêve, dont le récit met en scène le père, la mère et leurs deux enfants, Dora et son frère, la boîte à bijoux et, par la suite, le bijou perle en forme de goutte monté en boucle d'oreilles sont les éléments signifiants qui vont se prêter à des mises en rapport métaphorique et métonymique. La boîte à bijoux va être établie dans sa signification en équivalence avec les organes sexuels féminins (figuration et mise en scène). Elle condense aussi deux éléments : les bijoux, qui représentent ce que la mère a reçu du père ; la boîte, qui est ce que Dora a reçu de M. K. (et, dans le deuxième rêve, de son soupirant, le jeune ingénieur. Remarquons que la boîte et le bijou, la boîte et la clé sont des symboles qui, dans les deux rêves, font tenir en toile de fond la référence au rapport sexuel).

Notons par ailleurs que la transformation ou renversement en son contraire est un procédé du travail du rêve qui permet de rendre compte d'une grande partie de l'interprétation. « Dans une région du rêve – dit Freud – tout, en général, est transformé en son contraire. » Au fond, ce procédé est justifié par la régression aux désirs infantiles (œdipiens) : le père à qui s'adresse la tendance hostile est transformé en père protecteur, aimé et aimant ; « accepter » se transforme en « donner », « repousser » en « se refuser » (« vous étiez prête à donner à votre père ce que votre mère lui refusait » – « vous êtes prête à donner à M. K. ce que sa femme lui refuse » : ainsi, le père est substitué à M. K., et la mère à M^{me} K.).

Le renversement en son contraire joue également des paires d'opposés : « mouillé »/« feu ». Dans un rapport de contiguïté on a « mouillé » et « souillé » et par déplacement métonymique « mouillé » et « goutte » – tandis que « propre », l'opposé de « souillé », est en rapport métaphorique avec « bijou ». Le bijou en forme de goutte peut alors supporter l'équivoque (relation sexuelle/énurésie)

Au terme de la régression dans les significations, il y a l'énurésie comme substitut de la masturbation infantile (cf. la preuve faite, page 57). Freud établit ainsi la cause sexuelle – et il l'établit conformément à sa théorie du traumatisme. (On notera que l'établissement de la cause sexuelle vient en réponse à la question de Dora : « Pourquoi suis-je malade ? » – et qu'il est donc répondu à ce pourquoi en termes de jouissance.)

Arrivés à ce point, nous pouvons récapituler en reprenant et complétant, comme le fait Freud, le discours du père dans le récit du rêve : « Je ne veux pas que mes deux enfants périssent [...] des suites de la masturbation. » L'empan du rêve est

en quelque sorte borné par deux réveils : le réveil qui est de l'ordre d'un événement contingent de la vie diurne (dans la maison du lac, M. K. a réveillé Dora qui s'était assoupie) et le réveil qui appartient au souvenir d'enfance (« son père la réveillait enfant afin qu'elle ne mouillât pas son lit »).

(Selon Freud, « l'aveu de la masturbation » était sur le point d'être obtenu dans la période où le rêve de transfert eut lieu. C'est le savoir sur la nature de la maladie de son père – jouissance du père – dont Dora témoignait qui frayait la voie vers cet aveu. En effet, elle pensait que son père lui avait transmis sa maladie, de même qu'à sa mère qui souffrait d'un catarrhe, mère à qui elle s'identifiait. Pour Freud, « flueurs blanches » impliquait masturbation – ce qui lui parut confirmé par la dénégation de Dora complétée par le jeu machinal avec son doigt et l'ouverture de son porte-monnaie, au cours d'une séance.)

Freud note également que le père de Dora était intervenu par rapport à une autre jouissance pulsionnelle. En effet, c'est lui qui avait « sevré » sa fille de son habitude de suçoter son pouce. Et c'est à partir de ce matériel clinique que Freud établit la mise en série du sein, du pouce et du pénis pour spécifier, à partir de la jouissance pulsionnelle, l'objet sexuel présent dans le fantasme dit pervers.

Avec l'ensemble de ce matériel clinique, l'articulation entre fantasme, symptôme et transfert devient lisible. « Dora la suçoteuse » est un nom qui fait nœud de ces trois éléments : l'oralité est présente dans la satisfaction propre au symptôme (dégoût, aphonie) et dans le transfert (baiser du fumeur) ; elle est impliquée à ces deux niveaux du fait de la présence de l'objet oral dans le fantasme. Ce fantasme renvoie à un souvenir de la petite enfance, souvenir-écran selon lequel « elle se voyait assise par terre dans un coin, suçant son pouce gauche, tandis qu'elle tirait en même temps, de la main droite, l'oreille de son frère tranquillement assis à côté d'elle ⁴ ».

[Dans l'article « Intervention sur le transfert ⁵ » – 1951 –, Lacan reconsidère cette scène avec « l'apport théorique du stade du miroir ». Il y voit la « matrice » relationnelle dans laquelle Dora se trouvera prise et qui implique d'une part l'identification au « partenaire masculin » – le frère, dans la scène du souvenir –, et d'autre part la détermination des symptômes par « le morcellement fonctionnel » relatif au morcellement pulsionnel qui n'est pas efficacement habillé, voilé, par l'image subjective du corps propre en « féminité corporelle ».

Par rapport à cette question de l'identification, qui sera encore soulignée dans l'analyse du matériel apporté par le second rêve, remarquons le caractère particulier du symptôme de l'asthme nerveux, qui était venu se substituer à la masturbation

4. *Ibid.*, p. 37.

5. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 221.

subitement abandonnée. L'apparition de ce symptôme fait coupure au plan de l'identification : avant, Dora était fixée dans une identification virile (à son frère) ; après, elle était devenue, dit Freud, une fille « calme et sage ». Ainsi, pour Freud, à la substitution de l'asthme à l'énurésie et à la masturbation correspond la substitution du féminin au masculin. Or, l'apparition de l'asthme est corrélée à la rencontre avec une « scène primitive » – offrant comme matériel privilégié la dyspnée du père. L'apparition du symptôme de l'asthme correspondrait-elle à une mutation du « *penisneid* » en « *peniswunsch* » – de l'envie de pénis (du frère) en désir de pénis (du père) ? Le *penisneid* laisse le sujet dans la problématique de la frustration, qui implique la mère, tandis que le *peniswunsch* relève de la problématique de la castration, problématique impliquant le père.]

[Autre remarque relative à l'interprétation – du rêve – et au transfert. La fonction de réalisation de désir du rêve établit un sens, qui est sexuel ; Freud n'en démordra pas. Or, la répétition du rêve dans la cure, c'est-à-dire dans le transfert, semble indiquer que cette fonction réalisatrice échoue – que « ça ne cesse pas ». Mais ne peut-on pas dire aussi qu'elle en appelle (demande – après la plainte) à l'interprétation de l'analyste ? Le rêve aurait alors le statut d'un acting out. Certes, on ne peut pas dire que Freud n'interprète pas ; mais justement cela nous conduit à poser la question de ce qu'est l'interprétation.]

Le second rêve

Autant le premier rêve et son analyse ont donné satisfaction à Freud, autant le second le laisse plutôt insatisfait.

On peut dire ce rêve second dans la mesure où une partie de son analyse fait suite à celle du premier. Freud y vérifie que Dora est bien amoureuse de M. K. et attendait secrètement de lui d'être aimée. Mais « l'incapacité de satisfaire aux exigences réelles de l'amour est un des traits caractéristiques de la névrose ; ces malades sont sous l'emprise de l'opposition qui existe entre la réalité et les fantasmes inconscients ⁶ ». Pour Freud, jalousie et dépit amoureux rendent compte de la conduite de Dora à l'égard de M. K.

Dans le premier rêve, la « tendance hostile au père » était refoulée, dans le second elle en est la force promotrice, qui donne sa façade au rêve selon le fantasme qui soutient un désir de vengeance. Par ailleurs, ce rêve force Freud à prendre en compte ce qu'il a appelé « supplément au rêve », le transfert, qu'il a reconnu avec l'analyse du premier rêve, mais dont il sait désormais qu'il devra faire avec ; il vient de l'apprendre par la dérobade hystérique.

6. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », art. cit., p. 82-83.

À côté de cela, le deuxième rêve apporte un matériel nouveau : d'abord, élément remarquable, le père est mort (donc plus de père vivant à appeler) ; ensuite, l'angoisse apparaît (qui marque un certain mode de rapport au désir de l'Autre) ; enfin, il y a prévalence des fantasmes. (À propos du fantasme, Freud fait remarquer à ses collègues, au cours de la séance de travail du 14 octobre 1908, que le fantasme, comme le mythe et non comme le rêve, est toujours « paranoïde ». Il caractérise ainsi le fantasme par une position du sujet dans l'imaginaire, tandis que le rêve est caractérisé par ce qu'il appelle « le travail du rêve » et la déformation qui en résulte. À la même époque, il écrit l'article « Le poète et le fantasmer ».)

Le rêve est relaté à un moment de la cure où Dora revient sur ce qui a été sa position – que Lacan dans son écrit « Intervention sur le transfert » rapproche de la position revendicatrice de « la belle âme » (en référence à Hegel). Elle interroge ce qui est en cause, c'est-à-dire la vérité de sa position (et, on vient de le dire, pour Freud, « un désir morbide de vengeance » serait une traduction de façade de cette vérité). Dora témoigne ici d'un pas subjectif que le rêve atteste. Ce rêve dénuode du même coup la position hystérique de Dora en laissant apparaître les éléments majeurs de sa problématique : la question du désir et de l'identification, la question du rapport du sexe et du savoir.

« La boîte » (contenant l'album d'images offert et évoqué par association à partir du souvenir d'un monument dans une rue) et « le tableau de la Madone » sont les deux éléments qui permettent à Freud de dégager une série de personnages masculins : le jeune ingénieur amoureux de Dora, un cousin en visite à Vienne, un autre cousin familial de Dresde – série à partir de laquelle il sait reconnaître l'identification de Dora à son adorateur. C'est de cette position qu'elle adore la Madone (comme elle adorait M^{me} K. en s'identifiant à la position de M. K.). Freud pourra par la suite établir la série d'équivalents : la gare (dans le rêve) = la boîte = une femme (objet du désir de l'homme). Et « elle demanda peut-être cent fois » : « ... où est la clé ? » Selon cette lecture flottante du texte, ne peut-on pas dire que c'est ici *la question* même de Dora ? (Et, au-delà de l'énoncé de la question, ne s'agit-il pas du sujet comme tel mis en question, comme on va le voir par la suite ?) Voilà qui va renvoyer au premier rêve et à la scène du lac et au « Ma femme n'est rien pour moi ».

Mais poursuivons en gardant ce terme de « question » (avec lequel le sujet fait son entrée, dit quelque part Lacan) pour nous arrêter devant cet autre élément du rêve – « la lettre du rêve », celle que la mère a écrite annonçant ainsi la mort du père : « Maintenant il est mort et si tu veux, tu peux venir » (au cimetière – *Friedhof*, mot que Freud mettra en série avec *Banhof*, gare, et *Vorhof*, vestibule).

Cette lettre en évoque une autre : celle de M^{me} K. ; et elles ont toutes deux en commun : « Si tu veux ? » Disons, pour être plus précis, qu'il y a « si tu veux » et « ? »

– le point d’interrogation. (Soulignons cela, qui est de l’écrit, par rapport à la présence du livre, le dictionnaire, qui sera mentionné en « off ».) Dora note elle-même la particularité qui se rapporte à ce point d’interrogation. S’agissant de la lettre de sa mère dans le rêve, il a d’abord été oublié ; elle ne le mentionne que dans un deuxième temps. S’agissant de la lettre de M^{me} K., il a un statut de bizarrerie par sa place : il est... « au beau milieu de la phrase ».

Donc, un point d’interrogation (se rapportant au désir – « si tu veux » –) et, ailleurs... : « Vous savez que ma femme n’est rien pour moi. » Ce qu’est une femme pour un homme, c’est la question que Dora peut ainsi se poser de la place même de l’homme qui dit maintenant que...

Ce « rien », on pourrait le mettre en tension avec le « Ce n’est pas grand-chose » par lequel Dora sanctionne l’analyse du rêve proposée par Freud (c’est-à-dire sa production de savoir). Ce « pas grand-chose » n’exprime-t-il pas la dévaluation du savoir proposé par Freud par rapport à ce qui est sa question à elle ? Et le « rien », qui concerne ici le désir de l’homme (M. K.), ne redouble-t-il pas la privation féminine en privant Dora de l’appui qu’elle trouvait en M^{me} K. pour faire porter sa question au-delà de ce que celle-ci, M^{me} K., est comme objet de désir de l’homme (cet au-delà ménageant la place de l’objet sublime) ? Mais notons bien que Freud entend ce « pas grand-chose » d’une autre oreille ; il y entend « l’indice d’autres révélations proches » – indice aussi du désir de Freud.

Ces dernières remarques nous conduisent à nous arrêter maintenant sur ce que Freud reconnaîtra lui-même comme étant son « erreur » (dans une note ajoutée en 1923) ; ce qui va nous permettre aussi de mentionner un autre chiffre, après celui que nous avons cru pouvoir déceler dans le point d’interrogation de la lettre, à savoir le « 2 ».

Son « erreur », Freud commence à l’énoncer ainsi : « J’omis de deviner à temps... » (Notons que pour lui cette erreur avait notamment pour enjeu l’énigme de l’origine du savoir de Dora sur le sexe.) Il dit : « J’aurais pu prendre cette énigme pour point de départ et chercher le motif de ce singulier refoulement [de l’amour homosexuel pour M^{me} K.]. Le second rêve l’aurait alors dévoilé. » « J’omis de deviner à temps... » : l’accent est mis sur la temporalité. Or, cette dimension de la temporalité, Freud l’a fort bien repérée dans son analyse du rêve, avec le chiffrage du « 2 ». « Deux heures de travail *devant* nous. » Soulignons le *devant*, adverbe qui peut aussi bien connoter le spatial que le temporel. Cet adverbe est réitéré dans le texte du récit du contenu manifeste du rêve : « Je vois devant moi une épaisse forêt... », « je vois la gare devant moi... ». Il y a les deux heures passées devant la Madone Sixtine, les deux heures de trajet autour du lac, les deux semaines de congés de l’employée de maison chez les K. Dans ce registre de la temporalité, Freud note : le désir d’arriver et l’attente éprouvés par le jeune Allemand amoureux de Dora ; l’attente de Dora à l’endroit

de M. K. (qu'il l'épouse), l'attente propre à la grossesse fantasmée ; et enfin l'impatience de Dora qui trouve que la cure dure trop longtemps.

Il y a dans tous ces éléments l'indication de ce qui semble être de l'ordre de la hâte. (D'où notre titre : « Y a le feu au lac ») Et de la hâte à l'acte, il n'y a qu'un pas. Dans le rêve, Freud l'aperçoit, il s'agit du « pas d'acte sexuel » (équivoque qui nous permet de ménager la place réservée à l'apport de Lacan, lecteur de Freud). Ce « pas » prend un sens positif dans le fantasme : fantasme de défloration, puis fantasme d'accouchement ; mais il garde son sens négatif à un autre niveau du rêve (comme dans les symptômes) : refus d'être accompagnée dans le rêve, qui fait écho à la volonté d'aller seule visiter le musée de Dresde pour s'arrêter en contemplation durant deux heures devant la Madone Sixtine. (Ici il s'agit du refus du deux du couple – couple dont la vue provoquait le dégoût.) Le « devant » qui a été souligné plus haut évoque donc aussi la perspective de l'acte sexuel, tel qu'il est situé par Freud dans son analyse du rêve.

Gardons maintenant cette référence à l'acte pour aborder un autre aspect du rêve à partir de l'apparition de l'angoisse dans le rêve et de cette première remarque : le « je » (de Dora, dans le récit) est présent immédiatement et se déplace tout au long du récit du rêve. (Le premier rêve, lui, commençait par un « il y a un incendie... » ou « ça brûle... », selon l'édition.) L'ajout au récit du rêve mentionné dans la note 4 de la page 70 le souligne : « Je me vois d'une façon particulièrement distincte monter l'escalier ». (Le « je me vois » est d'ailleurs réitéré dans le texte du récit.)

[Freud note dans *L'interprétation des rêves*, je le cite : « L'intensité la plus grande porte sur les éléments du rêve dont la formation a exigé le plus grand travail de condensation. Nous pouvons donc penser que cette dernière condition et celle de l'accomplissement du désir seront exprimées en une seule formule. » Mentionnons par ailleurs que l'escalier et le fait de monter un escalier sont des éléments qui, dans les rêves, expriment l'acte sexuel. On touche ici encore à la question de la mise en scène et à celle de la figuration dans le rêve.]

Le « je » fait un trajet, que l'on peut restituer ainsi : après avoir erré en pays inconnu, « j'entre dans une maison » ; et au terme du trajet, on a : « Je suis à la maison. » Dans la première maison, Dora trouve une lettre de sa mère : le père est mort. Dans l'autre maison (« la maison »), on a : le dictionnaire (substitut du père mort, pour Lacan). Entre ces deux pôles, le trajet culmine au point d'apparition de l'angoisse (forêt, gare, boîte, femme). Et là, le « je » se précipite ; il disparaît. Dora dit : « Ensuite, je suis à la maison, *entre-temps* j'ai dû aller en voiture, mais je n'en sais rien. » Il y aurait donc là un point qui troue la représentation – un point d'aphanisis du sujet.

Dans son analyse, Freud ne fait pas cas de l'angoisse. Il conclut son travail d'analyse du rêve par cette remarque sur les névrosés : « Ce à quoi ils aspirent le plus ardemment dans leurs rêveries, ils le fuient dès que la réalité le leur offre et c'est quand aucune réalisation n'est plus à craindre qu'ils s'adonnent le plus volontiers à leurs fantasmes. » Dans la note 1 de la page 83, en fin de partie III, il résume la plus grande partie des pensées du rêve sous le fantasme de vengeance contre le père, contre M. K. et contre lui-même ; et la lettre du rêve, qui en condense plusieurs, est l'expression de ce qui fait la pointe « des tendances de cruauté et de sadisme ». Ce qui reste de l'amour inconscient de Dora pour M. K. est exprimé par les fantasmes sexuels (défloration, accouchement). Ces fantasmes sexuels servent également à exprimer son amour pour M^{me} K. – Dora étant alors, dans ces fantasmes, identifiée à l'homme. On voit là s'annoncer l'article de 1908 « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité ». Mais Freud ne doute pas que « l'aspiration à la maternité était un obscur mais puissant motif du comportement de Dora » (cf. note 2, p. 77 et 78).

À partir de cette dernière remarque, résumons : le matériel apporté par le premier rêve est du registre de l'érotisme infantile ; dans le deuxième rêve, du registre du génital. Cette observation conduit à se poser la question du passage de l'érotisme infantile à la sexualité. Au fond, cette question se trouve ménagée dans ce passage de l'article de J. Lacan, « Intervention sur le transfert » déjà cité : « La femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale ⁷. » Et plus loin : « Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité, il lui faudrait réaliser cette assomption de son propre corps, faute de quoi elle reste ouverte au morcellement fonctionnel (pour nous référer à l'apport théorique du stade du miroir), qui constitue les symptômes de conversion. »

De l'érotisme infantile (registre de la demande) à la sexualité, il y a introduction d'une condition incontournable : le plaisir lié à la sexualité implique le désir de l'autre (d'un autre). À cet égard, la position de Dora, c'est-à-dire la position du sujet hystérique, se spécifierait de confondre le champ du désir et le champ de la demande.

Avec l'analyse de chacun des deux rêves, Freud est parvenu à rendre compte de deux symptômes : celui de l'asthme nerveux (dont l'apparition marque l'arrêt de la masturbation) et celui du pied droit (qui parfois « ne lui obéissait pas ». « Elle évitait volontiers les escaliers »). Ces deux symptômes se sont tous les deux édifiés sur des traces de souvenirs. Le symptôme de l'asthme s'est formé à partir de la rencontre avec une « scène primitive ». C'est là que nous avons fait l'hypothèse d'un passage du « penisneid » (équivalence sein = pénis) au « peniswunsch » (phallus). Le symptôme du pied est formé à partir de traces de souvenir (accident dans l'enfance du pied foulé en montant un escalier) sur lesquelles va également s'édifier le fantasme d'accouchement

7. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », art. cit., p. 221.

(re)construit par Freud (en passant par l'appendicite). Il s'agit ici du « faux pas ⁸ » – qui est le « faux pas » lié au fantasme de défloration. Et c'est donc aussi un « faut pas ! » – au sens du surmoi. Ce « faut pas », ce non, c'est donc celui qui, à travers la dérobadie (se dérober en tant qu'objet de désir), fait la privation qui satisfait le désir de désir insatisfait. Le désir insatisfait serait ainsi la modalité désirante selon laquelle le sujet hystérique consent à la condition sexuelle, celle qui implique que le plaisir est lié au désir de l'autre.

Par ailleurs, on voit que cette modalité de désir est, par la psychanalyse (par le transfert), corrélée au registre du savoir. (En conceptualisant la catégorie de discours, Lacan soulignera le rapport entre hystérie et science.)

8. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », art. cit., p. 77.